

Les préceptes de Lénine et les tâches de l'éducation artistique

A. Lounatcharsky

Source : A.Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 121-126. Lounatcharsky a prononcé ce discours devant les étudiants d'une école secondaire de musique dans les journées du deuil de Lénine. Il a été édité pour la première fois dans le livre : Lounatcharsky. Lénine et l'enseignement, Moscou, 1924.

Demandons-nous d'abord qu'est-ce que l'éducation d'une manière générale et qu'elle doit être notre attitude à l'égard de cette tâche, Nous disposons à ce sujet d'un discours qui fait largement autorité, celui adressé par Vladimir Ilitch Lénine au Komsomol et dont le sujet est : ce qu'il faut apprendre, comment et pourquoi.¹

Dans ce discours, Vladimir Ilitch insiste vivement sur la nécessité d'étudier et sur l'impossibilité absolue de résoudre quelque problème social que ce soit, et particulièrement ces gigantesques problèmes sociaux qu'a soulevés la révolution, sans y être très bien préparé ; ce qui signifie à la fois un niveau élevé de connaissances spécialisées pour les dirigeants de chaque branche de l'activité politique ou économique et un essor inouï de l'instruction des masses.

Nous autres, marxistes, pensons que toute idéologie croît sur le sol de rapports de classes déterminés, qu'il n'y a pas et ne peut y avoir d'enseignement qui ne porte le sceau de la classe qui dirige et dans les intérêts de laquelle cet enseignement a été fondé.

Nous sommes une classe jeune avec des idéaux nouveaux. Nous créons une société nouvelle pour laquelle il nous faut une tout autre culture. Où la prendrons-nous ? Il ne manque pas de gens pour proposer des baraquements quelconques assemblés à la hâte en remplacement des institutions scientifiques, techniques et artistiques du passé. Ce serait là, paraît-il, le pur produit de la révolution et ce pourrait être reconnu pour la vraie culture nous avons besoin.

On trouve de telles dispositions chez des personnes qu'attire le projet de créer ex nihilo, tirer du mode de vie prolétarien une sorte de culture moderne sans aucune parenté avec l'ancienne et qui ne s'appuierait pas sur ses acquis.

De telles aspirations peuvent également naître parmi la jeunesse qui marque parfois un certain dédain pour les établissements d'enseignement, pour les professeurs et les spécialistes qui y enseignent et dont ces jeunes doivent suivre les cours. Il leur arrive de proclamer que tout cela est du

1. Il s'agit du discours prononcé par Lénine le 2 octobre 1920 au IIIe Congrès pan-russe du Komsomol intitulé « Les tâches des Unions de la jeunesse » (Œuvres, tome 31, p. 253, éd. en russe)

passé, que cela fait partie d'un monde dont ils ont fait table rase ; ils refusent qu'on leur inocule ce poison et qu'on les oblige à barboter dans l'eau sale d'une culture vieillie et contaminée.

Une telle attitude peut, enfin, se répandre dans le prolétariat et la paysannerie qui récusent les sciences et les arts anciens, qui exigent d'eux-mêmes et pour eux-mêmes un miracle, l'apparition soudaine, jaillissant de la terre ou tombant du ciel, d'une culture nouvelle.

Dans le même discours et en réponse à la question « Que doit-on apprendre ? », Vladimir Ilitch établit que nous devons assimiler l'ancienne culture dans toute son étendue. Il répète à maintes reprises et avec les expressions les plus énergiques que, sans la connaissance la plus profonde du passé, il ne saurait y avoir de mouvement en avant. Un communiste qui n'aurait appris que les slogans communistes, étudié que les brochures d'agitation, et qui ne connaîtrait pas dans toute leur ampleur la science et l'art que nous a légué le passé offrirait un triste spectacle.

Il va de soi qu'aucun marxiste réfléchi ne rejettera cette ligne. Aucun marxiste ne dira que les locomotives sont des choses bourgeoises et qu'il faut, par conséquent, les démolir ou s'en passer tant qu'un prolétaire n'aura pas inventé quelque chose d'autre. Nul ne pense ainsi, c'est l'évidence. La culture du passé avait sans aucun doute des côtés négatifs qui se manifestent par l'altération et la souillure des vérités et des valeurs, mais elle avait aussi ses bons côtés.

Si l'humanité s'est développée, si elle a progressé, il faut supposer dans la culture d'autrefois plus de principes sains que de vérités falsifiées et altérées au gré de ces classes dominantes qui voudraient présenter les choses de façon à ce qu'elles servent de décor au mensonge et à l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est un aspect des choses, ce qui ne signifie pas du tout que nous devions accepter la culture du passé comme l'oisillon reçoit la becquée de sa mère.

Vladimir Ilitch pensait que le prolétariat doit avoir une attitude critique envers ce qu'il assimile. Il était sûr que la grande révolution en cours changerait tout, mais il pensait qu'il fallait pour cela s'appuyer sur le savoir, qu'il fallait être en contact réel avec la culture du passé, et ce afin de la remanier et de la dépasser.

Il ajoutait que ceux qui avaient bénéficié d'une instruction ne devaient jamais oublier que tous les chemins conduisent à un même centre et qu'ils ne devaient pas avoir d'autre but que celui de contribuer à créer une société harmonieuse d'où l'exploitation serait bannie. Cette communauté harmonieuse et fraternelle verrait un épanouissement inouï de toutes les branches de la créativité humaine. Si vous gardez sans cesse à l'esprit, disait-il, que vous devez lutter contre les exploités, que vous devez abattre les obstacles qui se dressent sur le chemin du socialisme, que vous devez vous consacrer entièrement à l'édification du bonheur de tous, vous ne dévierez pas de la voie juste et cela vous aidera à avoir une idée correcte des tâches de l'enseignement public.

Il faut s'instruire en restant en relation étroite avec la vie. L'école ne doit pas être enfermée entre ses quatre murs. Elle doit être en contact avec les tempêtes qui font rage dans l'océan de la vie, elle doit être au fait de tous les événements. Tout ce qui trouble le monde, tout ce qui fait trembler le sol sur lequel nous marchons et embrase le ciel sous lequel nous pensons, tout cela doit entrer dans l'école. Il faut que les élèves vivent cette vie, qu'ils en soient touchés, il faut que tout cela s'incorpore au pain que nous recevons à l'école.

Vladimir Ilitch disait encore que la perception doit être un acte de création. Plus la perception de telle ou telle valeur est active, plus elle se rapproche de la création, et mieux elle s'assimile, mieux elle est ressentie, mieux on voit ce qu'il y a de solide en elle et ce qu'il y a d'inutile et de superflu. Il serait bien, disait-il, que les problèmes ne soient résolus qu'en liaison étroite avec une tâche générale concrète quelconque. Quand on calcule, on doit calculer en fonction d'un travail concret. Il faut faire en

sorte que les connaissances acquises puissent toujours être illustrées par les fonctions vivantes de la société et que notre jeunesse, en accomplissant des travaux réels, travaille de façon à ce que nous puissions en même temps l'instruire.

Il est très difficile de résoudre entièrement ce problème et, particulièrement, dans les conditions de la Russie. Mais nous avançons vers sa solution et, dans les degrés supérieurs de l'enseignement, nous nous efforcerons de l'aborder de la façon la plus active.

Naturellement, il en va autrement quand il s'agit de l'éducation artistique. La question se pose d'abord à nous de savoir si une telle éducation est bien nécessaire. Construire une machine, semer et récolter le blé sont des choses indispensables. Se soucier de tout ce qui est susceptible de satisfaire les besoins immédiats de l'homme (défense militaire, etc.) l'est aussi. Mais chanter, danser ou peindre, est-ce vraiment nécessaire ? Tout cela ne devrait peut-être son existence qu'au fait que des riches ne savaient que faire de leur temps et de leur argent, qu'ils étaient passés de la sphère du besoin à celle du luxe. Et le luxe, c'est précisément ce qui n'est pas nécessaire, mais superflu.

Il n'est pas difficile de répondre à la première question. On peut dire d'emblée que l'art n'a pas existé que chez les riches, que les peuples anciens ont connu un extraordinaire épanouissement de l'art, que les peuples les plus sauvages connaissaient l'art et qu'ils consacraient beaucoup de temps et d'efforts à embellir leur vie.

Si l'homme ne faisait que travailler et s'il n'en retirait aucun plaisir, la vie ne vaudrait pas d'être vécue. Chacun sait qu'il vit parce que le soleil brille, parce qu'il y a des gens beaux et gentils, de beaux édifices, des vêtements élégants, des sons, des odeurs et des couleurs agréables. Si tout cela n'existait pas, il ne vaudrait pas la peine de vivre. L'homme ne vit pas parce qu'il a besoin de vivre.

Il faut commencer par arracher le pouvoir, consolider le droit du peuple à organiser lui-même son économie ; puis, à la sueur de son front, il faut faire marcher le commerce et apprendre à actionner les machines pour que les gens mangent à leur faim, pour qu'ils soient habillés et chaussés. Pour quoi faire ? Pour qu'ils soient heureux. Or, quand il s'agit du bonheur, l'artiste vient au premier plan, parce qu'il est le grand organisateur du bonheur humain.

Aux stades supérieurs de la vie, nous vivons toute la plénitude de la vie, nous vivons dans un esprit de créativité. L'homme est le maître. Il a payé un tribut assez cher à la nature, il s'est soumis la nature afin qu'elle assure sa subsistance ; il peut alors commencer à construire son existence, comme le lui inspire sa soif de vivre. C'est pour cela que l'art est nécessaire.

On reconnaît maintenant partout la victoire du socialisme (parfois par la voie pacifique ; parfois par la violence), il est clair que nous nous rapprochons de plus en plus du moment où les masses laborieuses prendront le pouvoir entre leurs mains. Elles avancent dans ce sens sous la bannière du rejet de la concurrence entre les groupes sociaux, du rejet de la discordance entre les hommes, du rejet de la différence des intérêts et de la lutte pour la propriété. Elles veulent bâtir une existence harmonieuse et fraternelle au sens complet du terme. Elles veulent rééduquer l'homme de façon qu'il ne trouve pas d'intérêt à vivre aux dépens d'autrui, de façon à ce qu'il se fonde avec toute l'humanité dans la beauté qui l'entoure.

Or, pour cela, nous dit Lénine, il faut que vous vous instruisiez.